AGENCY FOR INTERNATIONAL DEVELOPMENT
WASHINGTON, D. C. 20523
BIBLIOGRAPHIC INPUT SHEET

FOR AID USE ONLY

Batch 70

1. SUBJECT CLASSIFICATION	A. PRIMARY Social sciences	SE00-0000-0000	
	B. SECONDARY Sociology		
2. TITLE AND SUBTITLE Developpement communautaire: effets sur l'evolution sociale			
3. AUTHOR(S) Ogden, Jean			
4. DOCUMENT DATE 1962	5. NUMBER OF PAGES 25p.	6. ARC NUMBER ARC 301.34.A265h	
7. REFERENCE ORGANIZATION NAME AND ADDRESS AID/AFR/RTAC ; AID/TA/RD			
8. SUPPLEMENTARY NOTES (Sponsoring Organisation, Publishers, Availability) (In Collection: techniques am.,49) (In English,French,and Spanish. English,20p.: PN-AAE-855; Spanish,24p.: PN-AAE-857)			
9. ABSTRACT			

10. CONTROL NUMBER PN-AAE-856	11. PRICE OF DOCUMENT
12. DESCRIPTORS Community development Social change	13. PROJECT NUMBER
	14. CONTRACT NUMBER AID/AFR/RTAC
	15. TYPE OF DOCUMENT

**Développement
communautaire**

**Effets sur
l'évolution sociale**

Traduction d'un ouvrage en langue anglaise intitulé
COMMUNITY DEVELOPMENT
Community Development and Social Change
Training Material - Series A - Volume 4, May 1962
Elaboré pour l'AID
par Mrs. Jean OGDEN

La présente édition en langue française est publiée par le
REGIONAL TECHNICAL AIDS CENTER (RTAC)
dénommé
Centre Régional d'Éditions Techniques (CRET)
PARIS-FRANCE
qui relève du
Department of State
Agency for International Development
Washington D. C.
Pour tous renseignements au sujet des publications CRET
s'adresser à la
Mission Américaine de l'A. I. D.
Ambassade des États-Unis d'Amérique
(Capitale du pays d'où émane la demande)

Table des matières

INTRODUCTION	1
CONSIDÉRATION SUR LA NATURE ET LE SENS DE L'ÉVOLUTION ...	2
LA PORTE EST FERMÉE ? BIEN, FRAPPONS	7
ET DÈS LA PORTE OUVERTE	15
RÉSUMÉ	19
BIBLIOGRAPHIE	20

Définitions

Dans toute la série de brochures sur le Développement Communautaire nous avons adopté la terminologie suivante :

AGENT à l'échelon local ou à l'échelon du village ou **Agent urbain** ou encore **Agent** du Développement Communautaire désigne une personne spécialement formée en matière de développement communautaire. L'agent exerce ses fonctions au sein même de la communauté, en collaboration étroite avec la population locale, en se bornant strictement à aider celle-ci à résoudre ses propres problèmes par l'effort collectif.

MONITEUR désigne une personne chargée de former les Agents dans des institutions spécialement créées à cette fin.

ANIMATEUR de village ou de la communauté désigne un habitant du village qui sans être investi d'une fonction officielle, use de son prestige personnel pour conseiller et inspirer ses concitoyens.

VULGARISATEUR ou agent de vulgarisation désigne un fonctionnaire relevant d'une administration déterminée (généralement le Ministère de l'Agriculture) qui se rend périodiquement dans les communautés pour démontrer des techniques modernisées employées en divers domaines.

Préface

Cette brochure est la quatrième d'une série de sept publications sur le Développement communautaire. Ces publications ont été réalisées à partir de textes préparés par les conseillers en matière de Développement communautaire de l'AID ou par des fonctionnaires du Développement communautaire des pays bénéficiaires. Ces publications ont un double but : fournir des instructions simples applicables dans les pays où les programmes de Développement communautaire en sont à une phase initiale ou simplement à l'état de projet, et diffuser des méthodes qui ont déjà fait leur preuve à l'échelon local .

La présente brochure intitulée « Développement communautaire - Effets sur l'évolution sociale », a été réalisée par Madame Jean Ogden à partir de textes préparés par Messieurs Valentin G. Cedillo, Acting Training Officer PADC/OP et L. B. Ladonda ; 4^e secteur DC, PACD du programme philippin.

La Division du Développement Communautaire de l'Agency for International Development se fait un plaisir de vous présenter ce quatrième volume de la série.

Introduction

L'évolution se définit comme une variation quelconque qui affecte une chose en profondeur ou en surface. Cependant, dans le contexte du Développement communautaire, le terme évolution désigne, en général, une série d'actions qui améliorent progressivement les choses. Pour ce faire, on remplace une chose par une autre suivant une filière ordonnée grâce à laquelle une chose ou un état de choses deviennent autres qu'ils ne le furent auparavant. Cependant, plus souvent encore, une évolution intervient parce qu'une innovation vient renverser une coutume établie qui faisait obstacle au progrès.

Dans la présente brochure, Messieurs Cedillo et Ladonda ont bien souligné que les principes fondamentaux de l'évolution sont les mêmes, quelles que soient les différences culturelles. Il n'y a pas deux situations absolument identiques, nous font-ils très justement remarquer, et ce qu'il est facile ou difficile de modifier dépend essentiellement des coutumes et traditions de la culture en question.

Dans ce but, ils ont examiné la nature et le sens de l'évolution, spécifiant qu'elle commence par un désir, qu'elle peut s'étendre à tous les corps de métier au sein d'un *barrio* et que l'évolution est la cheville ouvrière de toute amélioration et de tout épanouissement.

Ils décrivent donc le progrès et l'envergure de l'évolution, expliquent sa portée sociale et illustrent ces concepts par quelques exemples.

Ils font ressortir en outre combien il est important que l'organisation et la mise en œuvre de l'appareil d'évolution soient le fait des villageois mêmes. Les auteurs indiquent quelques techniques de nature à faciliter le changement et font connaître certaines caractéristiques culturelles des *barrios*.

Suit un exemple concret d'évolution tel qu'il a été réalisé dans l'un des *barrios* (colonie rurale des Philippines); les auteurs démontrent en effet que les modalités d'application des principes dans une culture donnée ne peuvent être déterminées qu'en fonction d'évaluations permanentes des expériences. Voilà l'esprit qui a présidé à la rédaction de la présente brochure.

LE DIRECTEUR.

Considérations sur la nature et le sens de l'évolution

(Extraits d'un article de Monsieur Valentin G. Cedillo.)

Nous avons constaté que les organisations sociales à la recherche de solutions à leurs problèmes internes, commencent par consacrer leurs énergies à l'élaboration de mesures intermédiaires lesquelles, en cas de succès, déterminent à leur tour le changement.

Nous définirons le changement comme un quelconque écart, altération ou modification à partir de l'état initial d'une chose. Il peut être envisagé comme une nouvelle manière de procéder s'écartant des normes ou des règles de conduite établies. Le changement peut être physique, mental, affectif, physiologique ou chimique.

L'évolution est dynamique, inévitable et comme telle elle ne devrait jamais être contrariée. Le sociologue parle de l'évolution comme d'un *processus*. Pour lui rien n'est stable ni immuable. Les sociétés, les groupes, les individus, les types de comportement et les formes culturelles, de même que la technologie, sont choses changeantes. Le changement fait partie intégrante du progrès social car c'est la cheville ouvrière de l'amélioration et de l'épanouissement social. Toutefois, le changement qui n'a d'autres mobiles que la recherche de popularité au détriment de l'intérêt général est un procédé vraiment infâme.

Tout progrès quel qu'il soit, est dû à une évolution ; mais toute évolution n'est pas nécessairement un progrès. Il nous faut donc examiner de plus près la notion d'évolution ou de changement.

Par définition, l'évolution est un état instable. Cependant elle n'est pas quelque chose d'insaisissable. Elle peut être concertée et appliquée à faire quelque chose de mieux de ce qui est réputé être déjà le meilleur. Dans notre société l'évolution peut se moduler du tempéré au violent, du partiel au total, du momentané au permanent, de l'intangible au tangible, du vertical à l'horizontal ou du néfaste au bénéfique. Cependant, de quelque point que l'évolution vienne affecter l'univers social, elle est conditionnée par un certain nombre de facteurs.

Pour que l'évolution ait une portée sociale et soit appropriée à un mode de vie démocratique, elle doit être issue des besoins réels du peuple.

Il n'y a pas de place dans une société démocratique pour un changement stéréotypé ou préfabriqué. Pour qu'un changement soit un

succès, son effet global sur la vie quotidienne des gens doit être à la mesure de leurs besoins et nécessités réelles. Il apparaît donc comme aspect caractéristique de l'évolution que ce qui est changé et ceux qui changent doivent intervenir mutuellement comme éléments solidaires du même processus social.

L'évolution peut être orientée et contrôlée. On peut parvenir à un progrès social équilibré en conciliant les forces de l'action sociale et du contrôle social. On peut éviter des changements excessifs et préjudiciables en exerçant des contrôles en certains points et phases de changements. Il faut cependant reconnaître que le sens et le progrès de changements spontanés et non prévus ne sont pas faciles à déceler. Mais, lorsque le changement résulte des besoins manifestes du peuple, son évolution peut être guidée et prévue. En tant que corps de fonctionnaires dédié au Développement communautaire et à l'amélioration des conditions sociales et économiques de nos populations rurales, nos efforts doivent tendre en permanence à amener des changements dans les secteurs d'activité suivants :

1. Position sociale

La tendance du déplacement peut être horizontale aussi bien que verticale. A force de volonté et de travail un individu peut passer d'une catégorie sociale à l'autre.

2. Formes de hiérarchie

L'autorité peut passer de l'élément âgé aux citoyens jeunes ou des plus fortunés aux plus instruits. Il y a lieu de suivre attentivement de tels changements de structure hiérarchique et de s'en servir pour introduire des idées neuves.

3. Méthodes d'exploitation fermière

Voilà le secteur le plus important de notre travail de vulgarisation. Notre action doit s'exercer dans les sens suivants :

- a) mécanisation du travail agricole,
- b) plus intensive utilisation d'engrais,
- c) assolement et diversification des cultures en vue d'un meilleur rendement financier et de la conservation du sol,
- d) utilisation de grains et de bétail sélectionnés,
- e) installation et mise en œuvre de pompes d'irrigation,
- f) passage de la culture intermittente à l'exploitation permanente,
- g) utilisation des moyens de lutte moderne contre les parasites, maladies, mauvaises herbes et rongeurs,
- h) utilisation de l'engrais naturel,
- i) mise en valeur des produits de la ferme,
- j) développement des industries artisanales.

4. Méthodes de pêche

La pêche est l'une des principales sources de protéines dans l'alimentation philippine en même temps qu'une bonne source de revenus. L'usage des explosifs et des poisons doit être interdit et remplacé par des méthodes modernes.

5. Organisation commerciale

La réussite d'une exploitation agricole est due pour une bonne part à une commercialisation bien comprise. Il y a lieu d'étudier la production de denrées normalisées et la stabilisation des prix du matériel agricole.

6. Action sanitaire

Savoir-faire à la ferme comme au foyer et bonne santé : voilà les conditions préalables à toute amélioration du niveau de la vie. Mais la bonne santé est condition *sine qua non* pour la bonne gestion de la ferme et du foyer. En effet une communauté florissante est faite de gens bien portants.

7. Hygiène

La bonne hygiène résulte du changement de l'organisation sanitaire. La diffusion de maladies peut être considérablement diminuée en éclairant la population rurale sur les dangers de l'environnement malsain.

8. Alimentation

Améliorer le régime alimentaire de la population philippine, combattre la sous-alimentation larvée des masses, voilà notre préoccupation essentielle à tous, vulgarisateurs, techniciens, instituteurs et autres.

9. Organisation et aménagement du foyer

Ils laissent beaucoup à désirer à la lumière de nos enquêtes de ces années-ci. Notre foyer doit être une source permanente de satisfaction pour la famille rurale. Le foyer doit être une véritable « source de vie ».

A condition que le paysan philippin y mette passablement de travail et un peu d'inspiration, le foyer rural aux Philippines pourrait être vraiment charmant et vivable.

10. Education des enfants et des adultes

Les mêmes chances doivent être offertes aux femmes qu'aux hommes, aux filles qu'aux garçons. Dans ce domaine, la liaison des activités des agents de vulgarisation avec celle des organismes d'éducation est très recommandée. Un effort éducatif considérable doit être dédié aux enfants au-delà de l'âge scolaire et aux adultes. Le but à atteindre est d'éduquer les populations et d'en faire des citoyens productifs.

11. Loisirs

Il faut favoriser les talents locaux pour la musique, les jeux scéniques, le folklore, l'athlétisme — excellents moyens de rendre plus équilibrée la vie rurale. — Sans récréations, elle est d'un ennui accablant.

12. Valeurs, opinions

L'échelle des valeurs adoptée par chacun, voilà ce qui caractérise une démocratie donnée. La révision de ces valeurs se heurte généralement à de grandes difficultés. Quand il s'agit d'introduire une réforme quelconque, il faut absolument s'inspirer de l'échelle des valeurs solidement établies dans l'esprit de la population, et mener l'action réformatrice en fonction de ces valeurs. Répandre des idées neuves est une tâche ardue où que ce soit. Aux Philippines, les hebdomadaires illustrés et le cinéma, véhicules consacrés des idées neuves, ne sont pas encore à l'œuvre. Faute de moyens d'action de masse, la diffusion d'idées neuves peut se faire grâce à l'entraînement par l'exemple, grâce aux procédés de bon voisinage, qu'il s'agisse de la ferme ou du foyer. Sont également utiles les débats, conférences, réunions, tournées. Et pour nous reconforter, disons-nous souvent qu'une réforme ne se réalise pas d'un coup de baguette magique.

13. Conceptions et aspirations politiques

Jusqu'à une date récente, l'initiative politique était réservée aux gens de la ville. Maintenant, on voit de plus en plus de chefs politiques venus des campagnes. Naguère, les femmes étaient exclues du vote ; aujourd'hui leur rôle politique n'est pas négligeable. Notre mission au milieu de toute cette évolution consiste à inspirer un usage plus judicieux du bulletin de vote.

RAPIDITÉ ET INTENSITÉ DE L'ÉVOLUTION

Le temps que prend l'accomplissement d'une évolution dépend dans une large mesure de la nature plus ou moins pressante des causes qui le provoquent. L'allure que l'évolution suivra peut être fort bien supportée à partir d'une analyse serrée des facteurs déterminants en présence. Tout changement, aussi judicieux qu'il puisse paraître, apporte fatalement pour bien des citoyens certains inconvénients ; il ne faut donc les provoquer qu'après un examen approfondi de la question. L'allure et l'envergure que le changement peut prendre se régleront donc sur les perturbations à prévoir pour les normes de vie établies. La collaboration entre la population et ses dirigeants est une condition essentielle pour une lutte efficace contre l'inertie et l'immobilisme sociaux.

**PORTÉE SOCIALE DES CHANGEMENTS
CI-DESSUS SUGGÉRÉS**

Nous assistons aujourd'hui à l'éclatement des habitudes culturelles et à un début de victoire sur la paresse intellectuelle et le conservatisme. La marche ascendante du progrès technique et social devrait se traduire finalement par un épanouissement plus complet sur le plan culturel.

L'aspect le plus significatif de l'évolution est la place accordée à la théorie dans les différentes phases de l'action communautaire. Le premier pas franchi, vous nuancerez votre action selon la situation en présence. Toutefois, souvenez-vous que l'avenir et l'évolution des projets dans vos communautés respectives dépendra pour une bonne part de votre prestige et des réactions de la population à votre personnalité. Toutefois, il est certain que tout programme qui implique votre participation et celle de la population aura plus de chances de réussir qu'un programme imposé à la population. Les chances du succès des projets d'amélioration englobant la communauté réside dans la population même. Un programme issu des besoins réels du peuple et susceptible d'être mis en œuvre dans le cadre des réalités locales connaîtra vraisemblablement le succès sous la direction éclairée d'un agent de vulgarisation capable.

La porte est fermée? Bien, frappons.

(Une stratégie de l'évolution, par L. B. Ladonga)
4^e secteur D.C., PACD

DONNEZ-VOUS TOUJOURS LA PEINE DE FRAPPER

Pour le nouveau venu, le *barrio* philippin est à peine visible. Tout d'abord, l'agent du Développement communautaire ne perce pas la surface du *barrio*.

Tout agent qui envisage d'apporter un changement dans le *barrio* doit absolument posséder quelques notions de base sur les cultures, les valeurs et les comportements sociaux de ses habitants. Or, il n'est pas facile de les acquérir. Le *barrio* est une porte close que seuls le temps et la persévérance peuvent ouvrir.

La communauté du *barrio* est un système social complexe. C'est une mosaïque de petits groupes sociaux aux intérêts et aux besoins différents. Le groupe magico-religieux du sorcier du village se distingue du groupe confessionnel du curé par ses croyances et ses pratiques. Un groupe familial élargi peut devenir l'une des forces principales du *barrio* et transformer les riches propriétaires en parias. Les anciens conservent parfois une influence prépondérante et le pouvoir des décisions échappe alors aux jeunes qui auraient voulu s'écarter des anciennes coutumes.

Bien qu'un même individu puisse appartenir aux deux groupes, le groupe magico-religieux du sorcier du village se distingue du groupe confessionnel du curé par ses croyances et ses pratiques. Le sorcier du village a parfois plus d'influence que le lieutenant du *barrio* ou même que le maire. Le devin du village a une plus large audience que le politicien le plus célèbre ou l'orateur le plus éloquent et les villageois ont davantage confiance en lui. Certains instituteurs ne sont pas admis par le village parce qu'ils semblent trop intellectuels. Le commerçant du village qui accordera un crédit généreux peut devenir un chef politique plus puissant qu'une personnalité officielle du *barrio*. La plupart des habitants du *barrio* aiment bien le commerçant chinois à cause de sa patience, de son amabilité, des petits rabais qu'il accorde ou des petits cadeaux qu'il fait par exemple un centimètre sur un mètre de tissu, une pincée de sel, etc. Comparés aux Chinois, les commerçants philippins sont moins bien considérés dans le *barrio* à cause de leurs manières plus impersonnelles et de leur haine des petits cadeaux.

Dans le *barrio*, les commérages ont souvent plus d'effet que la radio, la presse ou tout autre moyen d'information parce que les faits sont souvent en désaccord avec la crédulité et que le commérage est fils de la crédulité. Les habitants du *barrio* sont extrêmement émotifs et ils cachent ou déforment souvent les faits pour éviter les réactions sentimentales violentes ou les chocs. Ainsi : lorsque quelqu'un est en voyage et qu'un membre de sa famille meurt, on ne l'informe pas directement du décès mais on le prie de rentrer immédiatement pour un motif « très urgent ». Les gens du *barrio* accueillent toujours l'étranger avec une sorte de circonspection. Ils ne viennent pas lui demander immédiatement les raisons de sa présence. Ils l'observent en silence et attendent que celui-ci vienne à eux. Une fois leurs craintes et leurs doutes apaisés, ils commenceront à accepter l'étranger.

Le changement rencontre une résistance parce qu'il détruit ou met en péril certaines valeurs culturelles. Les habitants du *barrio* sont attachés à des valeurs singulières, parfois étranges pour l'observateur venu du dehors. Ainsi, nous déclarons que les gens ont besoin de lieux d'aisance, mais est-ce que nous savons réellement pourquoi les habitants du *barrio* préfèrent la façon naturelle de se débarrasser des excréments humains ? Serait-ce qu'ils pensent que les déchets humains servent à nourrir leurs pores ou leurs volailles ou bien à enrichir le sol ? Une étude du Docteur Agaton Pal ⁽¹⁾ de l'Université de Siliman révèle en quelque sorte que certaines familles du *barrio* ne sentent ni tranquilles ni heureuses lorsqu'elles ont beaucoup de riz ou d'argent. Le Docteur Pal a découvert qu'une famille tenue pour riche ou dont la récolte a été abondante, doit offrir le plus grand banquet pendant la fête du *barrio* ou faire crédit à ses amis et à ses parents. Sous le régime espagnol, le plus gros propriétaire était institué « cabeza de barangay » et devait payer l'arréage des impôts de ses concitoyens. Le « hermano mayor » (frère aîné) de la fête était toujours le chef d'une famille riche. Par force ou par coutume, il devait nourrir et divertir tous les invités de la fête. Par conséquent, la conception actuelle, plus urbaine, du prestige s'écarte de celle du villageois plus près des traditions.

Si un individu refuse de participer à une activité communautaire, cela veut-il dire qu'il soit vraiment indifférent à l'action communautaire ? C'est peut-être sa femme qui prend les décisions dans la famille et elle lui a conseillé de ne point s'en mêler. Les études faites par Bustrillos ⁽²⁾, Madigan ⁽³⁾ et Sycip ⁽⁴⁾, ont mis en évidence la grande autorité des mères et des épouses sur les hommes du *barrio*. L'agent qui cherchera à définir les modalités du pouvoir de décision dans un groupe social ou dans la communauté plus vaste du *barrio* ne négligera pas le rôle des femmes.

En effet, selon les conseils du Docteur Pal, il faut que l'agent comprenne bien que la philosophie, les principes, les objectifs et les méthodes du programme de développement communautaire seront acceptés s'ils sont confondus avec les méthodes, les valeurs et les attitudes des bénéficiaires du programme.

Le président Garcia a résumé les principes et les buts du programme philippin de Développement communautaire en ces termes :

« Notre méthode repose sur les principes de l'effort personnel. Son but est de stimuler le sens de l'indépendance et de la responsabilité communautaire se traduisant par une contribution accrue à la gestion administrative, à l'initiative et à l'autonomie. Ce programme tend à faire naître dans les masses l'ambition de réaliser elles-mêmes les changements de structure plutôt que de se les voir imposer du dehors. »⁽⁵⁾

L'agent du Développement communautaire doit donc commencer par frapper à la porte close. A mesure qu'il étudie les différents groupes de la communauté complexe du *barrio*, il commence à comprendre les normes sociales et les valeurs des indigènes ; il se familiarise avec leur système de communication et d'adoption des décisions ; il identifie les groupes dynamiques. La chronologie et l'orientation du changement doivent tenir compte de la puissance d'inter-action et des groupes d'intérêt au sein du *barrio* ainsi que des processus socio-psychologiques fondamentaux. L'agent se souviendra que l'autorité du meneur de groupe est au centre de l'action et de l'inter-action. En raison de la position stratégique que ceux-ci occupent dans tout mécanisme d'évolution conçu pour opérer au sein du *barrio*, l'agent avisé s'attachera aux meneurs de groupe du *barrio* et commencera par entreprendre le processus d'évolution avec eux.

LES MÉTHODES DU DÉVELOPPEMENT COMMUNAUTAIRE

L'une des premières activités obligatoires de l'agent dans le *barrio* est de procéder à une enquête. Non seulement celle-ci lui apporte des renseignements économiques, sociaux et géographiques concrets, mais elle lui dévoile les structures sociales et culturelles primitives du *barrio*. Les maigres données de l'enquête lui servent de fil conducteur dans l'étude approfondie des valeurs, attitudes, comportements, aspirations et processus sociaux les plus complexes. Il faut procéder ainsi avant d'entreprendre la transformation du *barrio*.

Le Développement communautaire est un processus lent, il faut bien l'admettre. Le proverbe : « il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs », s'applique bien au Développement communautaire. Le désir est la genèse du changement. Le désir de changer se manifeste lorsque l'individu se convainc que la chose qu'il possède n'a plus d'intérêt pour lui puisqu'elle ne peut plus satisfaire ses désirs. De la nébuleuse initiale émerge le changement qui va prendre de l'importance en passant d'un degré à un autre.

En même temps qu'il exerce ses activités multiformes, l'agent du Développement communautaire doit observer avec perspicacité tous les aspects de la vie rurale. Il doit se faire une image kaléidoscopique du *barrio* qui lui permette d'avoir une vue d'ensemble de la communauté à mesure qu'il se familiarise avec la mosaïque de ses éléments. Pour prévoir le sens de l'évolution, il lui faut comprendre les symboles culturels et sociaux. Bref, il doit être capable de tâter le pouls du *barrio*.

Il devrait aussi connaître les ressources matérielles, affectives et techniques du *barrio*, ainsi que les limites des possibilités de satisfaction des besoins du *barrio*. Enfin il devrait percevoir les besoins des habitants de la même manière que ceux-ci. En fait, il doit s'identifier à la population et non pas se substituer à elle.

Souvent, les valeurs et les croyances traditionnelles font obstacle à l'avancement des programmes. Dans ce cas, la première opération de tout programme de Développement communautaire doit être de remplacer ces valeurs et croyances par des nouvelles. Pour ce faire, on lancera une campagne d'éducation éclairée et efficace qui présentera les différentes possibilités d'action. Pendant cette campagne, on devrait offrir aux gens la possibilité de réévaluer leurs coutumes et valeurs traditionnelles et de décider de celles qu'ils conserveront et celles qu'ils abandonneront pour d'autres plus productives. Les nouvelles valeurs que l'on peut faire adopter précipitent le besoin de transformation. Une fois ce besoin créé, il s'ensuit des réactions en chaîne jusqu'à l'accomplissement de la transformation désirée. Donnons un exemple : si l'on projette de fournir de l'eau potable aux habitants du *barrio*, on ne va pas creuser tout de suite des puits artésiens. On va commencer par un processus pédagogique de substitution des valeurs et croyances relatives à la pureté de l'eau. On va convaincre les gens que les microbes ou les parasites sont la cause de maladies ; que les microbes et parasites vivent dans les eaux contaminées ; et que les eaux dont ils se servent actuellement sont contaminées. Les gens vont alors envisager de rechercher d'autres sources. L'agent mentionnera alors le puits artésien comme bonne source d'eau pure et il proposera de forcer un puits de ce genre dans leur *barrio*.

On commence par inculquer à l'individu un désir de changement, un état d'esprit orienté vers la satisfaction de ses besoins. Une fois que ce désir a germé dans l'esprit de l'individu, celui-ci s'aperçoit que ses propres besoins ne diffèrent pas (premièrement) de ceux de sa famille et (deuxièmement) de ceux de la communauté. Du fait de cet état d'esprit, il manifeste de l'intérêt pour les activités de la communauté et commence à y prendre part. C'est alors que l'agent de Développement communautaire va faire jouer ses talents d'organisateur. Il va travailler à organiser ces individus en un mécanisme communautaire capable de penser, de prévoir et d'agir. Les organisations locales, les groupements et les clans auxquels ces habitants appartiennent déjà peuvent être mobilisés pour fournir le noyau d'ensemble de la communauté.

Dans le Développement communautaire, cet apprentissage du processus de transformation porte obligatoirement sur les activités capables de répondre à des besoins économiques, sociaux ou culturels. Bien entendu, ces bonifications, dont le début est marqué par les conditions de vie telles qu'elles se trouvent réalisées à l'heure actuelle dans le *barrio* et qui s'amplifient en raison de la progression du développement dans l'exacte mesure de l'aptitude de la population à satisfaire à ses besoins, représenteront les activités parallèles du processus, activités en quelque sorte extérieures à celui-ci. Dans notre programme, le gouvernement faisant figure d'associé pourrait-on dire, est supposé se charger de fournir l'assistance technique et

matérielle nécessaires à la réalisation de ses projets communautaires. Cet aspect du programme donne souvent lieu à des interprétations erronées de la part du personnel chargé du Développement communautaire. Il confond souvent ce côté matériel avec le programme proprement dit. L'objectif principal des projets d'effort personnel dans le cadre du Développement communautaire a été cependant exposé avec concision par M. Perpetua, aux délégués de la conférence de l'OTASE sur le Développement communautaire :

« Ce n'est pas la réalisation des projets qui prend une importance prioritaire. Ce qui importe, c'est l'évolution de l'individu, qui tend à faire de lui un membre intelligent et éclairé de la société qui considère comme son devoir de participer activement aux affaires de la communauté ⁽⁶⁾. »

Les agents du Développement communautaire ne doivent donc pas sous-estimer ce postulat : les projets sont purement et simplement des moyens d'arriver à la transformation profonde de la mentalité souhaitée. Nous ne devons pas presser les gens d'entreprendre des projets. Nous devons commencer par des projets simples, faciles à réaliser, qui ne nécessitent pas d'intervention extérieure et qui répondent à des besoins immédiats et manifestes. Nous devons aider les gens à organiser leurs ressources en vue de leur utilisation efficace.

ORGANISATION ET GESTION DES RESSOURCES CONSACRÉES AUX OPÉRATIONS DE TRANSFORMATION

Les richesses naturelles du *barrio* sont abondantes. Une étude de Villanueva révèle qu'il existe des systèmes et des institutions efficaces chargées d'alimenter et de gérer les ressources locales du *barrio* et que la population fait preuve de compétence dans la gestion des affaires de la communauté. ⁽⁷⁾ A l'appui de cette affirmation, il signale : « ... que tant de talents restent inexploités, tant de possibilités sont négligées, tant d'individus sont inemployés ou insuffisamment employés » ⁽⁸⁾. En outre, les études de Einsiedel ⁽⁹⁾, Santos-Villanueva ⁽¹⁰⁾, Fimalino ⁽¹¹⁾, entre autres, révèlent que les habitants du *barrio* collaborent et contribuent volontiers aux entreprises communes.

L'agent du *barrio* se rendra très utile en organisant les gens pour l'action et en les aidant à gérer leurs ressources. On élaborera des systèmes générateurs de ressources dans le *barrio*. Le Conseil municipal mobilisera des fonds au moyen de quotes-parts sur les biens immobiliers et les déclarations d'impôts, et autres prélèvements. Les organismes ou groupements locaux élaboreront eux-mêmes leurs modalités de financement.

Tous les *barrios* peuvent offrir une contribution en argent, en nature ou en heures de travail. Vu le caractère limité de la circulation de monnaie, ainsi que certaines coutumes et valeurs attachées à l'argent chez les paysans, les contributions en espèces sont rares dans le *barrio*. Mais les vieux habitués du *barrio* connaissent un système pratique pour rassembler des fonds en espèces : celui des engagements. Supposons qu'il faille deux cents pesos pour du bois et de la quincaillerie qu'on ne peut trouver sur place pour l'avancement d'un projet. Supposons encore que 100 familles accep-

tent de donner deux pesos chacune pour réunir la somme désirée. On calculera judicieusement l'échelonnement des paiements. Pour arranger les cotisants, on accordera un délai de deux mois au moins. En raison de l'importance du facteur « temps » dans la réussite des programmes de Développement communautaire (repérage et emploi judicieux des disponibilités, technologie, calendrier des travaux) — facteur si nécessaire dans le système de l'engagement — il convient de l'étudier avec la plus grande attention pendant la phase de planification.

Dans certains cas délicats, à la place d'argent on acceptera des dons en nature présentant une valeur commerciale : une noix de coco pour cinq centavos, un œuf pour sept centavos... etc... Le trésorier du *barrio* fera la collecte de ces dons et les vendra pour en retirer l'argent nécessaire. Le système des engagements s'applique encore lorsque la contribution demandée est relativement importante.

Ainsi dans un *barrio* de Maasin, Leyte méridional, on avait décidé de réunir 25 pesos pour couvrir les frais de six conseillers municipaux qui devaient assister aux réunions d'un institut laïque en mars 1960. On a fait une collecte de dons en nature — noix de coco, fruits, volailles et autres produits agricoles — qu'on a mis en vente. Le produit de la vente a dépassé le montant désiré.

Parfois, certains matériaux bruts comme le bambou, les bûches de bois, le sable, le caillou, le gravier, sont encore plus précieux. On peut également modifier le système des engagements et demander une contribution périodique : aujourd'hui quelques pierres, demain un sac de sable ; une perche de bambou un jour, une autre plus tard. On demandera à un garçonnet de rapporter un sac de gravier de la baie en rentrant de l'école ; à une paysanne qui va faire sa lessive à la rivière de mettre quelques pierres avec son linge. Mang Andong qui désherbe son carré de maïs remplira sa charrette de cailloux une fois son travail terminé.

Une fois les plans des projets établis et lors de l'évaluation des ressources nécessaires, la main-d'œuvre gratuite sera l'un des éléments essentiels qu'il faudra organiser et gérer de manière rationnelle, en fonction des différentes opérations relatives au projet. L'enquête sur le *barrio* aura permis de déterminer le nombre d'hommes et de femmes capables d'effectuer un travail manuel. Combien d'heures de travail chacun pourra-t-il donner ? Comment organiser ces corvées volontaires pour minimiser le dérangement apporté dans les travaux quotidiens de la ferme ?

Des recherches révèlent que l'habitant du *barrio* est hostile aux activités qui troublent les travaux de la ferme ou autres occupations domestiques. Elles montrent aussi que l'étendue de sa coopération est fonction de l'intérêt et de l'excitation qu'apportent les activités relatives au projet. Même en l'absence de tout facteur psychologique négatif, le paysan participe plus volontiers aux activités qui présentent un intérêt ou une utilité personnelle et qui en même temps bénéficient à la communauté.

D'autres facteurs sont à considérer : si nous avons deux cents hommes et cent femmes valides, combien d'heures ou de journées de travail pourront-ils consacrer aux activités communautaires ? Examinons les jours de fête ou de liberté dans le *barrio*. Le seul jour de liberté qui revienne régu-

lièrement toutes les semaines est le dimanche. Pour les catholiques, certaines fêtes d'obligation ou fêtes religieuses sont également des jours de congés. Pour les superstitieux, le 13 du mois est aussi un jour de repos solennel. Parfois l'agent de Développement communautaire doit même savoir quand les gens se coupent les ongles, prennent un bain, vont à la pêche ou plantent certaines graines. Les jours de congés qui ne sont pas liés à certains tabous sont souvent les seuls moments libres de l'habitant du *barrio*. Comme ils ne sont pas nombreux dans l'année, ils risquent fort d'être insuffisants. Généralement, le dimanche est réservé au marché ou aux combats de coqs. Mais si les deux cents hommes peuvent donner ne serait-ce que quatre journées de travail de huit heures dans l'année, et les cent femmes deux jours, on aura ainsi huit mille heures de main-d'œuvre par an pour les projets du *barrio*. Si l'on convertit ce chiffre en contre leur pesos à raison de 2,50 £ pour une journée (taux régulier pour la main-d'œuvre agricole) on obtiendra 2 500 £. A supposer que le *barrio* ait besoin d'argent et non pas de main-d'œuvre, on pourra vendre ces heures.

QUELQUES TECHNIQUES

Un village de Louisiane, aux Etats-Unis, a fourni un brillant exemple d'action communautaire. Les villageois avaient besoin d'environ 6 000 dollars pour construire un petit parc avec des jeux pour les enfants et des abris pour les voyageurs empruntant les services de cars. Cinq cents hommes décidés — du directeur de la banque à l'ingénieur en retraite, du président du club des lions au garde-ligne du chemin de fer local — ont convenu qu'ils travailleraient pendant une journée dans les champs de pommes de terre pour réunir la somme désirée. Chacun gagnait environ 16 dollars par jour, ai-je appris, et la somme des salaires relative à ces journées de travail avait couvert plus que largement les besoins du projet.

Il existe, certes, bien des façons de réunir des fonds. A Tagbilaran, Bohol, la ligue des lieutenants du *barrio* a patronné une « sarzuela » et un match de boxe, ce qui lui a rapporté environ 2 000 pesos. Dans d'autres *barrios*, on organise des loteries dont les prix sont des appareils ménagers ou agricoles. En 1948, dans un *barrio* de Cebu, on a vendu aux enchères du vieux mobilier et des batteries de cuisine. Tout ceci avait été donné par des familles qui avaient habité le *barrio* pendant la dernière guerre et qui ne voulaient pas remporter ces vieux meubles en ville. La somme ainsi réunie par le *barrio* a permis d'aider à reconstruire l'école à une salle de classe.

Dans mon *barrio*, on va donner la sérénade ou rendre visite aux gens qui habitaient autrefois le *barrio* et qui sont maintenant établis en ville et on leur demande de participer aux projets communautaires. L'année dernière, on m'a fait jouer le rôle de Père Noël. Le conseil paroissial, curé en tête, est venu chanter quelques chants de Noël chez moi et en partant a emporté ma promesse de payer deux bancs d'église coûtant 50 pesos. Ensuite, j'ai vu arriver quelques instituteurs avec leur « rondalla ». Après

la fanfare, ils m'ont présenté le nouveau programme des travaux de clôture de l'école. Il m'a fallu encore faire don de 10 pesos au *barrio*.

Voici quelques années, le club des jeunes du *barrio* avait décidé d'installer un court de tennis. L'ingénieur nous avait dit que cela reviendrait à 1 000 pesos. Rendez-vous compte de ce que représentaient 1 000 pesos il y a trente ans quand le directeur de l'école ne gagnait que 35 pesos par mois et que 100 kilos de copra ne valaient que 2,40 pesos ! Pendant des heures et des heures nous avons cherché comment nous procurer les fonds nécessaires. Enfin, nous avons mis au point un plan magnifique. Grâce aux quatre conducteurs de camions du *barrio*, nous nous sommes procurés le sable et le gravier nécessaires. Pendant le dimanche ou les jours de congés, des membres du club chargeaient les camions dans la crique du *barrio* et les déchargeaient à l'endroit prévu. Un propriétaire a fait cadeau d'un bout de terrain. Seize habitants du *barrio* qui travaillaient dans une cimenterie à 14 kilomètres de là nous ont fourni les déchets de ciment. Quelques anciens habitants du *barrio* qui étaient partis aux Etats-Unis ou à Hawaï pour travailler nous ont envoyé 250 dollars en billets de cinq et de dix dollars en même temps que des lettres émues et nostalgiques. La main-d'œuvre a été fournie par les membres du club et par les habitants des quatre « sitios » du *barrio*. Nous avons eu notre court de tennis ! C'est devenu le symbole de la force des habitants du *barrio*. Malheureusement, au cours de la dernière guerre ce grand symbole a été détruit, mais les temps nouveaux en verront surgir d'autres.

Pour l'organisation et la gestion des ressources destinées aux activités autonomes d'aménagement, on pourra faire appel avec profit au système des comités. Il suffira de créer quelques comités fonctionnels et de leur donner les instructions nécessaires pour qu'ils mènent à bien leur tâche. Cependant, l'organisation d'un nombre excessif de comités purement honorifiques, aux fonctions mal définies ou faisant double emploi, présente un danger. En sa qualité d'éléments coordinateur, le CDWAY (organisation de la jeunesse et des femmes pour le Développement communautaire) absorbera les excédents. Le pivot de toutes ces activités est le conseil de *barrio*. Il surveille la planification et l'exécution des différents programmes de Développement communautaire et les activités qui en dépendent.

Et dès la porte ouverte...

Tout n'est pas dit quand les plans sont au point et les ressources concomitantes réunies pour les différentes activités. On ne peut pas laisser le *barrio* dans le vide sous prétexte d'un manque de connaissances techniques. Si nécessaire, le technicien local de l'Administration doit travailler de concert avec le comité de planification. Le Gouvernement doit toujours être en mesure de fournir volontiers une assistance technique lorsque le besoin s'en fait sentir. Mais, qu'il s'agisse d'apporter une aide matérielle dans le cadre des programmes de subvention ou d'assurer des services techniques pour les gens du *barrio*, le moniteur ne doit jamais oublier que les gens progressent en raison de leurs efforts personnels uniquement.

Par projets, nous n'entendons pas uniquement les aménagements d'utilité publique, même s'ils répondent à certains besoins manifestes. Le Développement communautaire n'est pas une question de progrès matériel pur et simple. Tant qu'il n'y a pas de transformation profonde de la mentalité des individus, on ne peut pas parler de Développement communautaire.

« Non moins important est le fait que les activités d'effort personnel, une fois déclenchées, ont tendance à faire tache d'huile parce que le groupe de citoyens qui s'y trouve engagé continue à envisager et à mettre en œuvre d'autres réformes. En attendant que de tels groupes réformateurs ne se créent au sein de la communauté, celle-ci restera sous-développée malgré tout ce qu'on a pu faire du dehors pour son bien être. » ⁽¹²⁾

Lorsque les valeurs, les connaissances et les perspectives de l'habitant du *barrio* se sont profondément métamorphosées, lorsqu'il ne cherche plus à satisfaire ses besoins et ses aspirations hors de la communauté, on peut enfin parler — et alors seulement — de véritable Développement communautaire. Là encore, rappelons que la meilleure tactique reste d'essayer de transformer d'abord les gens en leur apprenant comment résoudre leurs problèmes. L'idée force du Programme de Développement communautaire philippin est que l'habitant du *barrio* métamorphosé va devenir un foyer puissant de transformation de la communauté par elle-même. Ainsi, notre but est-il de développer un sens d'appartenance au *barrio* puissant, ferme et dynamique, grâce à ce processus lent mais efficace.

PANGASUGAN, OU L'HISTOIRE D'UN CHANGEMENT

Au cours d'un stage expérimental à Pangasugan, Baybay, Leyte, aux Philippines, en 1957, qui visait à faire adopter la construction de lieux d'aisance et d'égoûts couverts, on a décidé d'appliquer une méthode d'approche indirecte. Quelques stagiaires ont pris pour départ les mouches ; ils ont discuté avec les habitants du *barrio* de ce fléau domestique et de sa présence dans les maisons *. Il m'est alors apparu que l'on pouvait faire une démonstration des méthodes de communication sur le thème de la contamination de la nourriture par les mouches. Nous avons capturé une certaine quantité de mouches dans un pot de verre et nous les avons montrées aux stagiaires.

« Si je les lâche, où vont-elles aller ? » ai-je demandé. On m'a fourni des réponses prises dans les cours.

« Oui, mais comment en être sûr ? » ai-je insisté. « On va bien voir ».

Nous avons versé de la poudre jaune vif dans le pot et nous avons bien agité le tout jusqu'à ce que les mouches en soient bien enduites. Nous avons placé quelques aliments et quelques plats sur une table de cuisine et nous avons décidé de libérer les mouches et de jouer à cache-cache pendant une heure et demie avec elles pour savoir exactement où elles iraient. Immédiatement, les mouches se sont précipitées vers le borbier sous la maison et vers les ordures humaines et animales exposées en plein air. Au bout de quelques minutes, nous avons posé sur la table une assiette de riz et de la soupe de poisson. Les mêmes mouches qui voltigeaient sur les ordures sont venues se poser sur les aliments ou sur les assiettes, les verres et autres ustensiles. La poudre jaune permettait de repérer facilement leur passage.

Ces découvertes sur les mouches ont bientôt fait de cet insecte le centre des conversations dans les familles qui accueillaient les stagiaires, puis avec les voisins, et bientôt avec les cinquante familles du village. On a commencé à discuter de la façon de préserver les aliments, les boissons et les ustensiles des mouches. On a trouvé qu'elles étaient « sales ».

La révolution commençait ! Un villageois pensait pouvoir écraser toutes les mouches qui rentraient dans la maison.

— Est-ce possible ? demanda le moniteur. Je ne crois pas.

— Il faut mettre des treillages métalliques, propose un stagiaire qui venait de la ville.

* Chaque stagiaire se voyait assigner une famille d'accueil dans le *barrio* qui servait de champ d'expérience. Dans les conditions du stage, il était prévu que le stagiaire devrait vivre avec cette famille. Pendant les jours de liberté ou les vacances, le stagiaire venait dans « sa famille » et résidait dans le *barrio*. Le Centre de Formation pour le Développement communautaire du Visayas Oriental (Philippines) pensait ainsi accoutumer le stagiaire à la vie véritable du village. C'est ainsi que les stagiaires ont pu parler des mouches avec les gens du *barrio*.

— Nous n'avons même pas de quoi protéger notre corps du vent, rétorque un ancien du village.

— Les mouches sont comme les gens, déclare enfin l'assistante sanitaire. Elles naissent, grandissent, s'accouplent, font des petits. Une mouche met au monde des centaines de petits en quelques jours. Pour un bébé qui naît dans le *barrio* en une année, il vient au monde plus d'un million de petites mouches. Je ne vois pas comment on pourrait tuer un million de mouches nées d'une seule mère en une année.

— Mais où donc vivent les mouches, demande un stagiaire, où se tiennent-elles, où ont-elles leurs petits ?

Le groupe réfléchit...

Une demoiselle qui sort de l'école primaire déclare timidement :

— On dit qu'elles vivent dans les endroits sales.

— Ah ! est-ce qu'il y en a ici ? demande la monitrice d'enseignement ménager.

— Des tas, répond une vieille femme ridée. Regardez derrière les buissons où les enfants déposent leurs ordures. Regardez les bourniers sous la maison, les ordures des porcs autour des cabanes.

Un jour, nous revenons au village pour poursuivre ce que nous appelons l'école du *barrio* et nous constatons que le sol en-dessous d'une cuisine est asséché et bien recouvert de sable et de pierres. Le porte-parole des jeunes (il a passé deux ans dans une école d'agriculture des environs) nous informe que les gens ont décidé de mener campagne contre les mouches, qu'ils ont couvert les bourniers sous les maisons et balayé les cours pour enlever les ordures des animaux.

Ce jour-là, nous avions avec nous un ingénieur des services d'hygiène, homme plein de ressources en matière de formation. Il a parlé des dangers que présentent les ordures humaines et animales laissées à l'air libre et de l'avantage des lieux d'aisance. Il avait apporté le plan d'une installation recommandée par les services d'hygiène. Auparavant, il en avait discuté avec les moniteurs. Cette installation coûtait au moins 20 à 40 pesos. Nous étions tous d'accord sur le fait que, même s'il en avait les moyens, l'habitant moyen du *barrio* n'allait pas consacrer une telle somme à un objet qui, à ses yeux, ne valait pas la dépense. Les beaux plans ne servaient pas à grand-chose. Sur les conseils de notre directeur de stage, nous avons baptisé « lieux d'aisance » toute fosse dans laquelle on pourrait placer les déchets humains et animaux à l'abri de mouches. Cette conception simplifiée des premiers lieux d'aisance à l'usage du *barrio* faisait partie d'un plan que nous avions imaginé. Le même jour, nous avons fait venir de la ville un membre des services de vulgarisation de l'agriculture et il avait parlé de l'emploi des déchets humains et animaux dans les engrais naturels.

Avec l'aide des stagiaires, tout le village s'est mis à construire des lieux d'aisance qu'aucun hygiéniste n'aurait jamais osé imaginer. Sur des sols durs et difficiles à creuser, les villageois ont bâti des fosses surélevées en pierre et en boue, de 1,80 m environ de hauteur et ont recouvert le tout

d'une cabine. L'un d'eux s'était servi d'une cavité dans une carrière flanquée d'un monticule. Il avait élevé un remblai de pierres et d'argile pour fermer la face ouverte de l'excavation et avait percé un trou en haut et construit le chalet d'aisance par dessus. Les familles plus riches avaient réalisé des constructions plus élaborées.

Malgré cela il restait encore des mouches. Les villageois ont appris qu'elles pouvaient se réfugier près des fuites d'eaux résiduaires sous les maisons. Là encore, on a fait une démonstration avec la poudre jaune. Les gens ont alors commencé à construire des égoûts couverts. Cette opération était également intéressante car c'était la première fois que nous sollicitons des subventions partielles.

Quelques familles ont eu besoin ensuite de quelques tôles et de clous pour fabriquer des éviers rudimentaires près de la fenêtre de la cuisine. Nous avons apporté quarante bidons de pétrole vides et quelques clous que nous avons distribué aux familles nécessiteuses. L'ingénieur des services d'hygiène, l'assistante sanitaire et la monitrice d'enseignement ménager jouaient le rôle de techniciens dans la fabrication des éviers. De même que pour les lieux d'aisance, la construction des éviers et des égoûts était laissée à chacun, suivant ses désirs, goûts et préférences. Il en est sorti toute une gamme d'installations allant de l'évier creusé dans un morceau de bois avec tuyauterie en bambou ou en palme, à l'évier de luxe en tôle galvanisée acheté par la famille la plus riche.

Cependant, tous les changements prévus n'ont pas été adoptés. Ainsi, l'opération « engrais naturel » n'a guère avancé pour des raisons économiques. Quelques familles seulement ont été intéressées et ont réellement essayé de fabriquer du terreau (dans le village, quelques propriétaires seulement exploitent eux-mêmes leurs fermes). Le plus gros propriétaire (il possédait plus des deux-tiers des terres du village) préférait les engrais chimiques que ses fermiers ne pouvaient pas acheter.

Nous aurions pu mettre au point une stratégie spéciale pour lui si nous en avions eu le temps et la possibilité. Il vivait assez loin du village. Mais il était temps maintenant pour les stagiaires de passer aux travaux pratiques. Les leçons avaient porté leurs fruits dans ce village. Quelques-uns des premiers stagiaires utilisent encore les « trucs » pédagogiques initiaux. Ils ont fait leur la leçon sur la contamination des aliments par les mouches. Nombreux sont les stagiaires qui se servent des mouches et de la poudre jaune dans d'autres *barrios*.

Résumé

Une bonne connaissance de la culture, des structures sociales, des valeurs, comportements et processus sociaux d'une communauté fournit à l'agent du Développement communautaire une solide base de départ. Il doit être en mesure de rattacher ces facteurs socio-psychologiques à la situation et aux besoins sociaux, économiques et politiques du village.

L'agent du Développement communautaire doit savoir choisir le moment où il faut agir et organiser les ressources affectives, intellectuelles et matérielles pour les employer au mieux dans les différentes activités de transformation.

Ce qui importe essentiellement dans le Développement communautaire c'est ce qui se passe dans l'individu et non pas le nombre de projets d'aménagements réalisés.

Un transformateur, comme l'agent du Développement communautaire, est essentiellement un éducateur et un conseiller. Par son pouvoir de persuasion et sa personnalité il fait naître un désir de changement. Lorsque ce désir surgit dans l'individu, l'agent doit alors pouvoir lui communiquer de nouvelles valeurs, croyances, idées et compétences qui déclencheront le processus latent d'évolution spontanée. Avant de transformer la communauté, il faut que l'individu se transforme lui-même.

Bibliographie

1. Dr. PAL, Agaton P., *Ideal Patterns and Value Judgments in Development Program Planning*, The Silliman Journal, Vol. VII, No. 2, 1960.
2. BUSTRILLOS, Nena R., *Food Management Practices of Homemakers in the Rural Areas*. CDRC, UP, 1960.
3. MADIGAN, Francis C., S. J., *The Farmer Said No*. CDRC, UP, 1960.
4. SYCIP, Felicidad C., *Factors Related to Acceptance or Rejection to Innovations*. CDRC, UP, 1960.
5. Budget Message, 1958, President Carlos P. Garcia, cited in *The Philippine Community Development Program*, by Ramon P. Binamira, Presidential Assistant on Community Development.
6. PERPETUA, Antonio A., *Orientation and Training in Community Development*. (Paper delivered before the SEATO Community Development Conference, Baguio City, December 7-16, 1960.)
7. Dr. VILLANUEVA, Buenaventura M., *A Study of the Competence of Barrio Citizens to Conduct Barrio Government*. CDRC, UP, 1959.
8. *Orientation and Training in Community Development*, supra.
9. EINSIEDEL, Luz A., *Success and Failure in Community Development in Batangas*. CDRC, UP, 1959.
10. VILLANUEVA, Patriocinio-Santos, *The Value of Rural Roads*. CDRC, UP, 1959.
11. FIRMALINO, Tito C., *Political Activities of Barrio Citizens in Iloilo as They Affect Community Development*. CDRC, UP, 1959.
12. BINAMIRA, Ramon P., *The Philippine Community Development Program*. 1957.